

L'APPARITION

de la

TRÈS SAINTE VIERGE

sur la montagne de la Salette

Le 19 septembre 1846



L'APPARITION

DE LA

TRÈS SAINTE VIERGE

*sur la montagne de la Salette
le 19 septembre 1846*



Publiée par la Bergère de la Salette
avec l'imprimatur de Mgr l'évêque de Lecce

*« Eh bien! mes enfants, vous le
ferez passer à tout mon peuple ».*



Avec un commentaire de
Mgr Fèvre sur le «Secret de la Salette»



« Eh bien, nos enfants, nous espérons
passer à tout mon peuple. »
Je vous salue très sainte Vierge Marie.
Vierge et Mère de tous les croyants
Je soumetts cette publication au
jugement du saint Siège Apostolique,
et je déclare condamné à l'avance
tout ce qui il y trouverait de contraire
à la Doctrine Catholique
Mariane Nalisat Bergire Do
La Sabette.

Nous autorisons la reproduction et la traduction
de cette brochure, en tout ou en partie, pour tout
pays.

L'APPARITION
DE LA
TRÈS SAINTE VIERGE

*sur la montagne de la Salette
le 19 septembre 1846*

I

Le 18 septembre, veille de la sainte Apparition de la Sainte Vierge, j'étais seule, comme à mon ordinaire, à garder les quatre vaches de mes maîtres. Vers les 11 heures du matin, je vis venir auprès de moi un petit garçon. À cette vue, je m'effrayai parce qu'il me semblait que tout le monde devait savoir que je fuyais toutes sortes de compagnies. Cet enfant s'approcha de moi et me dit: «Petite, je viens avec toi, je suis aussi de Corps». À ces paroles, mon mauvais naturel se fit bientôt voir, et, faisant quelques pas en arrière, je lui dis: «Je ne veux personne, je veux rester seule». Puis, je m'éloignais, mais cet enfant me suivait en me disant: «Va, laisse-moi avec toi, mon maître m'a dit de venir garder mes vaches avec les tiennes; je suis de Corps».

Moi, je m'éloignai de lui en lui faisant signe que je ne voulais personne; et après m'être éloignée, je m'assis sur le gazon. Là, je faisais ma conversation avec les petites fleurs du Bon Dieu.

Un moment après, je regarde derrière moi et je trouve Maximin assis tout près de moi. Il me dit aussitôt: «Garde-moi, je serai bien sage». Mais mon mauvais naturel n'entendit pas raison. Je me relève avec précipitation et je m'enfuis un peu plus loin sans rien lui dire, et je me remis à jouer avec les fleurs du Bon Dieu. Un instant après, Maximin était encore là à me dire qu'il serait bien sage, qu'il ne parlerait pas, qu'il s'ennuierait d'être tout seul, et que son maître l'envoyait auprès de moi, etc. . . Cette fois, j'en eus pitié, je lui fis signe de s'asseoir, et moi, je continuai avec les petites fleurs du Bon Dieu.

Maximin ne tarda pas à rompre le silence, il se mit à rire, (je crois qu'il se moquait de moi); je le regarde et il me dit: «Amusons-nous, faisons un jeu.» Je ne lui répondis rien, car j'étais si ignorante que je ne comprenais rien au jeu avec une autre personne, ayant toujours été seule. Je m'amusais seule avec les fleurs et Maximin, s'approchant tout à fait de moi, ne faisait que rire en me disant que les fleurs n'avaient pas d'oreilles pour m'entendre, et que nous devons jouer ensemble. Mais je n'avais aucune inclination pour le jeu qu'il me disait de faire. Cependant, je me mis à lui parler et il me dit que les dix jours qu'il devait passer avec son maître allaient bientôt finir, et qu'ensuite il s'en irait à Corps chez

son père, etc. . .

Tandis qu'il me parlait, la cloche de la Salette se fit entendre, c'était l'Angelus: je fis signe à Maximin d'élever son âme à Dieu. Il se découvrit la tête et garda un moment le silence. Ensuite, je lui dis «Veux-tu dîner? — Oui, me dit-il. Allons». Nous nous assîmes; je sortis de mon sac les provisions que m'avaient données mes maîtres, et selon mon habitude, avant d'entamer mon petit pain rond avec la pointe de mon couteau, je fis une croix sur mon pain, et au milieu un tout petit trou, en disant: «Si le diable y est, qu'il en sorte, et si le Bon Dieu y est, qu'il y reste» et vite, vite, je recouvris le petit trou. Maximin partit d'un grand éclat de rire et donna un coup de pied à mon pain qui s'échappa de mes mains, roula jusqu'au bas de la montagne et se perdit.

J'avais un autre morceau de pain, nous le mangeâmes ensemble; ensuite nous fîmes un jeu; puis comprenant que Maximin devait avoir besoin de manger, je lui indiquai un endroit de la montagne couvert de petits fruits. Je l'engageai à aller en manger, ce qu'il fit aussitôt; il en mangea et en rapporta plein son chapeau. Le soir nous descendîmes ensemble de la montagne, et nous nous promîmes de revenir garder nos vaches ensemble.

Le lendemain, 19 septembre, je me retrouve en chemin avec Maximin; nous gravissons ensemble la montagne. Je trouvais que Maximin était très bon, très simple, et que volontiers il parlait de ce dont je voulais parler; il était aussi très souple, ne tenant

pas à son sentiment; il était seulement un peu curieux, car quand je m'éloignais de lui, dès qu'il me voyait arrêtée, il accourait vite pour voir ce que je faisais, et entendre ce que je disais avec les fleurs du Bon Dieu; et s'il n'arrivait pas à temps, il me demandait ce que j'avais dit. Maximin me dit de lui apprendre un jeu. La matinée était déjà avancée: je lui dis de ramasser des fleurs pour faire le «Paradis».

Nous nous mêmes tous les deux à l'ouvrage; nous eûmes bientôt une quantité de fleurs de diverses couleurs. L'Angelus du village se fit entendre, car le ciel était beau, il n'y avait pas de nuages. Après avoir dit au Bon Dieu ce que nous savions, je dis à Maximin que nous devons conduire nos vaches sur un petit plateau près du petit ravin, où il y aurait des pierres pour bâtir le «Paradis». Nous conduisîmes nos vaches au lieu désigné, et ensuite nous prîmes notre petit repas; puis nous nous mêmes à porter des pierres et à construire notre petite maison, qui consistait en un rez-de-chaussée qui, soi-disant, était notre habitation, puis un étage au-dessus qui était selon nous le «Paradis».

Cet étage était tout garni de fleurs de différentes couleurs, avec des couronnes suspendues par des tiges de fleurs. Ce «Paradis» était couvert par une seule et large pierre que nous avons recouverte de fleurs; nous avons aussi suspendu des couronnes tout autour. Le «Paradis» terminé, nous le regardions; le sommeil nous vint; nous nous éloignâmes de là à environ deux pas, et nous nous endormîmes sur le gazon.

La Belle Dame s'assied sur notre «Paradis» sans le faire crouler.

II

M'étant réveillée et ne voyant pas nos vaches, j'appelai Maximin et je gravis le petit monticule. De là, ayant vu que nos vaches étaient couchées tranquillement, je redescendais et Maximin montait, quand tout à coup je vis une belle lumière, plus brillante que le soleil, et à peine ai-je pu dire ces paroles: «Maximin, vois-tu, là-bas? Ah! mon Dieu!» En même temps je laisse tomber le bâton que j'avais en main. Je ne sais ce qui se passait en moi de délicieux dans ce moment, mais je me sentais attirée, je me sentais un grand respect plein d'amour, et mon cœur aurait voulu courir plus vite que moi.

Je regardais bien fortement cette lumière qui était immobile, et comme si elle fût ouverte, j'aperçus une autre lumière bien plus brillante et qui était en mouvement, et dans cette lumière une très belle Dame assise sur notre «Paradis», ayant la tête dans ses mains. Cette belle Dame s'est levée, elle a croisé médiocrement ses bras en nous regardant et nous a dit: *«Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur; je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle»*. Ces douces et suaves paroles me firent voler jusqu'à elle, et mon cœur aurait voulu se coller à elle pour toujours. Arrivés bien près de la belle Dame, de-

vant elle, à sa droite, elle commence le discours, et des larmes commencent aussi à couler de ses beaux yeux :

«Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller la main de mon Fils. Elle est si lourde et si pesante que je ne puis plus la retenir.

Depuis le temps que je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse. Et pour vous autres, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est ce qui appesantit tant le bras de mon Fils.

Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas parler sans y mettre le Nom de mon Fils au milieu. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

Si la récolte se gâte, ce n'est qu'à cause de vous autres.

Je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre; vous n'en avez pas fait cas; c'est au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, et vous mettiez le Nom de mon Fils. Elles vont continuer à se gâter; à la Noël, il n'y en aura plus».

Ici, je cherchais à interpréter la parole: *pommes de terre*; je croyais comprendre que cela signifiait pommes. La belle et bonne Dame devinant ma pensée reprit ainsi :

«Vous ne me comprenez pas, mes enfants? Je vais vous le dire autrement.»

La traduction en français est celle-ci:

«Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres; je vous l'ai fait voir l'année passée par les pommes de terre, et vous n'en avez pas fait cas; c'était au contraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez et vous mettiez le Nom de mon Fils. Elles vont continuer à se gâter, et à la Noël, il n'y en aura plus.

Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer.

Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; et ce qui viendra, tombera tout en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les petits enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la faim. Les noix deviendront mauvaises; les raisins pourriront».

Ici, la belle Dame qui me ravissait, resta un moment sans se faire entendre; je voyais cependant qu'elle continuait, comme si elle parlait, de remuer gracieusement ses aimables lèvres. Maximin recevait alors son secret. Puis, s'adressant à moi, la Très Sainte Vierge me parla et me donna un secret en français. Ce secret, le voici tout entier, et tel qu'elle me l'a donné:

III

«*Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas toujours secret; vous pourrez le publier en 1858.*

Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres, par leur mauvaise vie, par leurs irrévérances et leur impiété à célébrer les saints mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. Oui, les prêtres demandent vengeance, et la vengeance est suspendue sur leurs têtes. Malheur aux prêtres, et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leurs infidélités et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils! Les péchés des personnes consacrées à Dieu crient vers le Ciel et appellent la vengeance, et voilà que la vengeance est à leurs portes, car il ne se trouve plus personne pour implorer miséricorde et pardon pour le peuple; il n'y a plus d'âmes généreuses, il n'y a plus personne digne d'offrir la Victime sans tache à l'Éternel en faveur du monde.

Dieu va frapper d'une manière sans exemple.

Malheur aux habitants de la terre! Dieu va épuiser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.

Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leurs intelligences; ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr. Dieu permettra au vieux serpent de mettre des divisions parmi les régnants,

dans toutes les sociétés et dans toutes les familles; on souffrira des peines physiques et morales; Dieu abandonnera les hommes à eux-mêmes et enverra des châtimens qui se succéderont pendant plus de trente-cinq ans.

La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements; on doit s'attendre à être gouverné par une verge de fer et à boire le calice de la colère de Dieu.

Que le Vicaire de mon Fils, le Souverain Pontife Pie IX, ne sorte plus de Rome après l'année 1859, mais qu'il soit ferme et généreux, qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour; je serai avec lui.

Qu'il se méfie de Napoléon; son cœur est double, et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui: il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire élever.

L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des seigneurs; aussi elle sera livrée à la guerre; le sang coulera de tous côtés: les églises seront fermées ou profanées; les prêtres, les religieux seront chassés; on les fera mourir, et mourir d'une mort cruelle. Plusieurs abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand; parmi ces personnes il se trouvera même des évêques.

Que le Pape se tienne en garde contre les faiseurs de miracles, car le temps est venu que les prodiges

les plus étonnants auront lieu sur la terre et dans les airs.

En l'année 1864, Lucifer avec un grand nombre de démons seront détachés de l'enfer: ils aboliront la foi peu à peu et même dans les personnes consacrées à Dieu; ils les aveugleront d'une telle manière qu'à moins d'une grâce particulière ces personnes prendront l'esprit de ces mauvais anges; plusieurs maisons religieuses perdront entièrement la foi et perdront beaucoup d'âmes.

Les mauvais livres abonderont sur la terre, et les esprits de ténèbres répandront partout un relâchement universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu; ils auront un très grand pouvoir sur la nature; il y aura des églises pour servir ces esprits. Des personnes seront transportées d'un lieu à l'autre par ces esprits mauvais, et même des prêtres, parce qu'ils ne se seront pas conduits par le bon esprit de l'Évangile, qui est un esprit d'humilité, de charité et de zèle pour la gloire de Dieu. On fera ressusciter des morts et des justes (c'est-à-dire que ces morts prendront la figure des âmes justes qui avaient vécu sur la terre, afin de mieux séduire les hommes; ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre chose que le démon sous ces figures, prêcheront un autre Évangile, contraire à celui du vrai Christ-Jésus, niant l'existence du ciel, soit encore les âmes des damnés. Toutes ces âmes paraîtront comme unies à leurs corps). Il y aura en tous lieux des prodiges extraordinaires, parce que la vraie foi s'est éteinte et que la fausse lumière éclaire le monde. Malheur

aux princes de l'Église qui ne seront occupés qu'à entasser richesses sur richesses, qu'à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil!

Le Vicaire de mon Fils aura beaucoup à souffrir, parce que pour un temps l'Église sera livrée à de grandes persécutions: ce sera le temps des ténèbres; l'Église aura une crise affreuse.

La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables. On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds; on ne verra qu'homicides, haine, jalousie, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille.

Le Saint-Père souffrira beaucoup. Je serai avec lui jusqu'à la fin pour recevoir son sacrifice.

Les méchants attenteront plusieurs fois à sa vie sans pouvoir nuire à ses jours; mais lui, ni son successeur (1) . . ., ne verront le triomphe de l'Église de Dieu.

Les gouvernants civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux pour faire place au matérialisme, à l'athéisme, au spiritisme et à toutes sortes de vices.

Dans l'année 1865, on verra l'abomination dans les lieux saints; dans les couvents, les fleurs de l'Église seront putréfiées et le démon se rendra comme le roi des cœurs. Que ceux qui sont à la tête des communautés religieuses se tiennent en garde

(1) En marge de son exemplaire de Lecce, Mélanie a écrit ces mots entre crochets (qui ne règnera pas longtemps.)

pour les personnes qu'ils doivent recevoir, parce que le démon usera de toute sa malice pour introduire dans les ordres religieux des personnes adonnées au péché, car les désordres et l'amour des plaisirs charnels seront répandus par toute la terre.

La France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre seront en guerre; le sang coulera dans les rues; le Français se battra avec le Français, l'Italien avec l'Italien; ensuite il y aura une guerre générale qui sera épouvantable. Pour un temps, Dieu ne se souviendra plus de la France ni de l'Italie, parce que l'Évangile de Jésus-Christ n'est plus connu. Les méchants déploieront toute leur malice; on se tuera, on se massacrera mutuellement jusqu'à dans les maisons.

Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. Paris sera brûlé et Marseille englouti; plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre; on croira que tout est perdu; on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruits d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup; leurs prières, leur pénitence et leurs larmes monteront jusqu'au Ciel; et tout le peuple de Dieu demandera pardon et miséricorde, et demandera mon aide et mon intercession. Alors Jésus-Christ, par un acte de sa justice et de sa grande miséricorde pour les justes, commandera à ses anges que tous ses ennemis soient mis à mort. Tout à coup les persécuteurs de l'Église de Jésus-Christ et tous les hommes adonnés

au péché périront, et la terre deviendra comme un désert. Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes; Jésus-Christ sera servi, adoré et glorifié; la charité fleurira partout. Les nouveaux rois seront le bras droit de la sainte Église, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et imitatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Évangile sera prêché partout et les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-Christ et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu.

Cette paix parmi les hommes ne sera pas longue: vingt-cinq ans d'abondantes récoltes leur feront oublier que les péchés des hommes sont cause de toutes les peines qui arrivent sur la terre.

Un avant-coureur de l'antéchrist, avec ses troupes de plusieurs nations, combattra contre le vrai Christ, le seul Sauveur du monde; il répandra beaucoup de sang et voudra anéantir le culte de Dieu pour se faire regarder comme un Dieu.

La terre sera frappée de toutes sortes de plaies (outre la peste et la famine qui seront générales); il y aura des guerres jusqu'à la dernière guerre, qui sera alors faite par les dix rois de l'antéchrist, lesquels rois auront tous un même dessein et seront les seuls qui gouverneront le monde. Avant que ceci arrive, il y aura une espèce de fausse paix dans le monde; on ne pensera qu'à se divertir; les méchants se livreront à toutes sortes de péchés; mais les enfants de la sainte Église, les enfants de la foi, mes vrais imitateurs, croîtront dans l'amour de Dieu et dans

les vertus qui me sont les plus chères. Heureuses les âmes humbles conduites par l'Esprit-Saint! Je combattrai avec elles jusqu'à ce qu'elles arrivent à la plénitude de l'âge.

La nature demande vengeance pour les hommes, et elle frémit d'épouvante dans l'attente de ce qui doit arriver à la terre souillée de crimes.

Temblez, terre, et vous qui faites profession de servir Jésus-Christ et qui au-dedans vous adorez vous-mêmes, tremblez; car Dieu va vous livrer à son ennemi, parce que les lieux saints sont dans la corruption; beaucoup de couvents ne sont plus les maisons de Dieu, mais les pâturages d'Asmodée et des siens.

Ce sera pendant ce temps que naîtra l'antéchrist, d'une religieuse hébraïque, d'une fausse vierge qui aura communication avec le vieux serpent, le maître de l'impureté; son père sera Ev.; en naissant, il vomira des blasphèmes, il aura des dents; en un mot, ce sera le diable incarné; il poussera des cris effrayants, il fera des prodiges, il ne se nourrira que d'impuretés. Il aura des frères qui, quoiqu'ils ne soient pas comme lui des démons incarnés, seront des enfants de mal; à 12 ans, ils se feront remarquer par leurs vaillantes victoires qu'ils remporteront; bientôt, ils seront chacun à la tête des armées, assistés par des légions de l'enfer.

Les saisons seront changées, la terre ne produira que de mauvais fruits, les astres perdront leurs mouvements réguliers, la lune ne reflètera qu'une faible lumière rougeâtre; l'eau et le feu donneront au globe

de la terre des mouvements convulsifs et d'horribles tremblements de terre qui feront engloutir des montagnes, des villes (etc.).

Rome perdra la foi et deviendra le siège de l'antéchrist.

Les démons de l'air avec l'antéchrist feront de grands prodiges sur la terre et dans les airs, et les hommes se pervertiront de plus en plus. Dieu aura soin de ses fidèles serviteurs et des hommes de bonne volonté; l'Évangile sera prêché partout, tous les peuples et toutes les nations auront connaissance de la vérité!

J'adresse un pressant appel à la terre: j'appelle les vrais disciples du Dieu vivant et régnant dans les cieux; j'appelle les vrais imitateurs du Christ fait homme, le seul et vrai Sauveur des hommes; j'appelle mes enfants, mes vrais dévots, ceux qui se sont donnés à moi pour que je les conduise à mon divin Fils, ceux que je porte pour ainsi dire dans mes bras, ceux qui ont vécu de mon esprit; enfin, j'appelle les Apôtres des derniers temps, les fidèles disciples de Jésus-Christ qui ont vécu dans un mépris du monde et d'eux-mêmes, dans la pauvreté et dans l'humilité, dans le mépris et dans le silence, dans l'oraison et dans la mortification, dans la chasteté et dans l'union avec Dieu, dans la souffrance et inconnus du monde. Il est temps qu'ils sortent et viennent éclairer la terre. Allez, et montrez-vous comme mes enfants chéris; je suis avec vous et en vous, pourvu que votre foi soit la lumière qui vous éclaire dans ces jours de malheurs. Que votre zèle vous rende comme des affamés

pour la gloire et l'honneur de Jésus-Christ. Combattez, enfants de la lumière, vous, petit nombre qui y voyez; car voici le temps des temps, la fin des fins.

L'Église sera éclipsée, le monde sera dans la consternation. Mais voilà Énoch et Élie remplis de l'Esprit de Dieu; ils prêcheront avec la force de Dieu, et les hommes de bonne volonté croiront en Dieu, et beaucoup d'âmes seront consolées; ils feront de grands progrès par la vertu du Saint-Esprit et condamneront les erreurs diaboliques de l'antéchrist.

Malheur aux habitants de la terre! Il y aura des guerres sanglantes et des famines; des pestes et des maladies contagieuses; il y aura des pluies d'une grêle effroyable d'animaux; des tonnerres qui ébranleront des villes; des tremblements de terre qui engloutiront des pays; on entendra des voix dans les airs; les hommes se battront la tête contre les murailles; ils appelleront la mort, d'un autre côté, la mort fera leur supplice; le sang coulera de tous côtés. Qui pourra vaincre si Dieu ne diminue le temps de l'épreuve? Par le sang, les larmes et les prières des justes, Dieu se laissera fléchir; Énoch et Élie seront mis à mort; Rome païenne disparaîtra; le feu du Ciel tombera et consumera trois villes; tout l'univers sera frappé de terreur, et beaucoup se laisseront séduire parce qu'ils n'ont pas adoré le vrai Christ vivant parmi eux. Il est temps, le soleil s'obscurcit; la foi seule vivra.

Voici le temps; l'abîme s'ouvre. Voici le roi des rois des ténèbres. Voici la bête avec ses sujets, se disant le sauveur du monde. Il s'élèvera avec orgueil

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

Veillez consulter la dernière page de ce PDF pour plus d'information.

dans les airs pour aller jusqu'au Ciel; il sera étouffé par le souffle de saint Michel Archange. Il tombera, et la terre qui, depuis trois jours sera en de continuelles évolutions, ouvrira son sein plein de feu; il sera plongé pour jamais avec tous les siens dans les gouffres éternels de l'enfer. Alors l'eau et le feu purifieront la terre et consumeront toutes les œuvres de l'orgueil des hommes, et tout sera renouvelé: Dieu sera servi et glorifié».

IV

Ensuite la Sainte Vierge me donna, aussi en français, la règle d'un nouvel Ordre religieux.

Après m'avoir donné la règle de ce nouvel Ordre religieux, la Sainte Vierge reprit ainsi la suite du discours:

«S'ils se convertissent, les pierres et les rochers se changeront en blé, et les pommes de terre se trouverontensemencées par les terres.

Faites-vous bien votre prière, mes enfants?»

Nous répondîmes tous les deux:

«Oh! non, Madame, pas beaucoup».

«Ah! mes enfants, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites un Pater et un Ave Maria; et quand vous aurez le temps et que vous pourrez mieux faire, vous en direz davantage.

Il ne va que quelques femmes un peu âgées à la messe, les autres travaillent tout l'été le dimanche; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le carême, ils vont à la boucherie comme les chiens.

N'avez-vous pas vu du blé gâté, mes enfants?»

Tous les deux nous avons répondu: «Oh! non, Madame.»

La Sainte Vierge s'adressant à Maximin: «*Mais toi, mon enfant, tu dois bien en avoir vu une fois vers le Coin, avec ton père. L'homme de la pièce dit à ton père: Venez voir comme mon blé se gâte. Vous y allâtes. Ton père prit deux ou trois épis dans sa main, il les frotta, et ils tombèrent en poussière. Puis, en vous en retournant, quand vous n'étiez plus qu'à une demi-heure de Corps, ton père te donna un morceau de pain en te disant: tiens, mon enfant, mange cette année, car je ne sais pas qui mangera l'année prochaine si le blé se gâte comme cela.*»

Maximin répondit: «C'est bien vrai, Madame, je ne me le rappelais pas».

La Très Sainte Vierge a terminé son discours en français: «*Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple*».

La très belle Dame traversa le ruisseau; et, à deux pas du ruisseau, sans se retourner vers nous qui la suivions (parce qu'elle attirait à elle par son éclat et plus encore par sa bonté qui m'enivrait, qui semblait me faire fondre le cœur), elle nous a dit encore:

«Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple».

Puis elle a continué de marcher jusqu'à l'endroit où j'étais montée pour regarder où étaient nos vaches. Ses pieds ne touchaient que le bout de l'herbe sans la faire plier. Arrivée sur la petite hauteur, la belle Dame s'arrêta et vite je me plaçai devant elle, pour bien, bien la regarder, et tâcher de savoir quel chemin elle inclinait le plus à prendre; car c'était fait de moi, j'avais oublié et mes vaches et les maîtres chez lesquels j'étais en service; je m'étais attachée pour toujours et sans condition à *Ma Dame*; oui, je voulais ne plus jamais, jamais la quitter; je la suivais sans arrière-pensée, et dans la disposition de la servir tant que je vivrai.

Avec *Ma Dame*, je croyais avoir oublié le paradis; je n'avais plus que la pensée de bien la servir en tout: et je croyais que j'aurais pu faire tout ce qu'Elle m'aurait dit de faire, car il me semblait qu'Elle avait beaucoup de pouvoir. Elle me regardait avec une tendre bonté qui m'attirait à Elle; j'aurais voulu, avec les yeux fermés, m'élançer dans ses bras. Elle ne m'a pas donné le temps de le faire. Elle s'est levée insensiblement de terre à une hauteur d'environ un mètre et plus; et restant ainsi suspendue en l'air un tout petit instant, ma belle Dame regarda le ciel, puis la terre à sa droite et à sa gauche, puis Elle me regarda avec des yeux si doux, si aimables et si bons, que je croyais qu'Elle m'attirait dans son intérieur, et il me semblait que mon cœur s'ouvrait au sien.

Et tandis que mon cœur se fondait en une douce dilatation, la belle figure de ma bonne Dame disparaissait peu à peu; il me semblait que la lumière en mouvement se multipliait ou bien se condensait autour de la Très Sainte Vierge pour m'empêcher de la voir plus longtemps. Ainsi la lumière prenait la place des parties du corps qui disparaissaient à mes yeux; ou bien il semblait que le corps de ma Dame se changeait en lumière en se fondant. Ainsi la lumière en forme de globe s'élevait doucement en direction droite.

Je ne puis pas dire si le volume de lumière diminuait à mesure qu'elle s'élevait, ou bien si c'était l'éloignement qui faisait que je voyais diminuer la lumière à mesure qu'elle s'élevait; ce que je sais, c'est que je suis restée la tête levée et les yeux fixés sur la lumière même après que cette lumière, qui allait toujours s'éloignant et diminuant de volume, eut fini par disparaître.

Mes yeux se détachent du firmament, je regarde autour de moi, je vois Maximin que me regardait, je lui dis: «Mémin, cela doit être le bon Dieu de mon père, ou la Sainte Vierge, ou quelque grande sainte». Et Maximin lançant la main en l'air, il dit: «Ah! si je l'avais su!»

V

Le soir du 19 septembre, nous nous retirâmes un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Arrivée chez mes

maîtres, je m'occupais à attacher mes vaches et à mettre tout en ordre dans l'écurie. Je n'avais pas terminé que ma maîtresse vint à moi en pleurant et me dit: «Pourquoi, mon enfant, ne venez-vous pas me dire ce qui vous est arrivé sur la montagne?» (Maximin n'ayant pas trouvé ses maîtres, qui ne s'étaient pas encore retirés de leurs travaux, était venu chez les miens et avait raconté tout ce qu'il avait vu et entendu). Je lui répondis: «Je voulais bien vous le dire, mais je voulais finir mon ouvrage auparavant». Un moment après, je me rendis dans la maison et ma maîtresse me dit: «Racontez ce que vous avez vu; le berger de Bruite (c'était le nom de Pierre Selme, maître de Maximin) m'a tout raconté».

Je commence et, vers la moitié du récit, mes maîtres arrivèrent de leurs champs; ma maîtresse qui pleurait en entendant les plaintes et les menaces de notre tendre Mère, dit: «Ah! vous vouliez aller ramasser le blé demain: gardez-vous-en bien, venez entendre ce qui est arrivé aujourd'hui à cette enfant et au berger de Selme». Et se tournant vers moi, elle dit: «Recommencez tout ce que vous m'avez dit». Je recommence et lorsque j'eus terminé, mon maître dit: «C'était la Sainte Vierge, ou bien une grande sainte qui est venue de la part du bon Dieu; mais c'est comme si le bon Dieu était venu lui-même; il faut faire tout ce que cette Sainte a dit. Comment allez-vous faire pour dire cela à tout son peuple?» Je lui répondis: «Vous me direz comment je dois faire, et je le ferai». Ensuite, il ajouta en regardant

sa mère, sa femme et son frère: «Il faut y penser». Puis chacun se retira à ses affaires.

C'était après le souper. Maximin et ses maîtres vinrent chez les miens pour raconter ce que Maximin leur avait dit, et pour savoir ce qu'il y avait à faire: «Car, dirent-ils, il nous semble que c'est la Sainte Vierge qui a été envoyée par le bon Dieu; les paroles qu'Elle a dites le font croire. Et Elle leur a dit de le faire passer à tout son peuple; il faudra peut-être que ces enfants parcourent le monde entier pour faire connaître qu'il faut que tout le monde observe les commandements du bon Dieu, sinon de grands malheurs vont arriver sur nous». Après un moment de silence, mon maître dit en s'adressant à Maximin et à moi: «Savez-vous ce que vous devez faire, mes enfants? Demain, levez-vous de bon matin, allez tous deux à Monsieur le curé, et racontez-lui tout ce que vous avez vu et entendu; dites-lui bien comment la chose s'est passée; il vous dira ce que vous avez à faire».

Le 20 septembre, lendemain de l'apparition, je partis de bonne heure avec Maximin. Arrivés à la cure, je frappe à la porte. La domestique de Monsieur le curé vint ouvrir et demanda ce que nous voulions. Je lui dis (en français, moi qui ne l'avais jamais parlé): «Nous voudrions parler à Monsieur le curé». — «Et que voulez-vous lui dire?» nous demanda-t-elle. — «Nous voulons lui dire, Mademoiselle, qu'hier nous sommes allés garder nos vaches sur la montagne des Baisses, et après avoir dîné, etc., etc.» Nous lui racontâmes une bonne

partie du discours de la Très Sainte Vierge. Alors la cloche de l'église sonna: c'était le dernier coup de la messe. M. l'abbé Perrin, curé de la Salette, qui nous avait entendus, ouvrit la porte avec fracas: il pleurait; il se frappait la poitrine; il nous dit: «Mes enfants, nous sommes perdus, le bon Dieu va nous punir. Ah! mon Dieu, c'est la Sainte Vierge qui vous est apparue!» Et il partit pour dire la sainte messe. Nous nous regardâmes avec Maximin et la domestique; puis Maximin me dit: «Moi, je m'en vais chez mon père, à Corps». Et nous nous séparâmes.

N'ayant pas reçu d'ordre de mes maîtres de me retirer aussitôt après avoir parlé à Monsieur le curé, je ne crus pas faire mal en assistant à la messe. Je fus donc à l'église. La messe commence, et après le premier Évangile, Monsieur le curé se tourne vers le peuple et essaie de raconter à ses paroissiens l'apparition qui venait d'avoir lieu, la veille, sur une de leurs montagnes, et les exhorte à ne plus travailler le dimanche: sa voix était entrecoupée de sanglots, et tout le peuple était ému. Après la sainte messe, je me retirai chez mes maîtres. Monsieur Peytard, qui est encore aujourd'hui maire de la Salette, y vint m'interroger sur le fait de l'apparition; et après s'être assuré de la vérité de ce que je lui disais, il se retira convaincu.

Je continuai de rester au service de mes maîtres jusqu'à la fête de la Toussaint. Ensuite je fus mise comme pensionnaire chez les religieuses de la Providence, dans mon pays, à Corps.

VI

La Très Sainte Vierge était très grande et bien proportionnée; elle paraissait être si légère qu'avec un souffle on l'aurait fait remuer, cependant elle était immobile et bien posée. Sa physionomie était majestueuse, imposante, mais non imposante comme le sont les seigneurs d'ici-bas. Elle imposait une crainte respectueuse. En même temps que sa majesté imposait du respect mêlé d'amour, elle attirait à elle. Son regard était doux et pénétrant; ses yeux semblaient parler avec les miens, mais la conversation venait d'un profond et vif sentiment d'amour envers cette beauté ravissante et sentir qu'elle attirait à elle et voulait se donner; c'était une expression d'amour qui ne peut pas s'exprimer avec la langue de chair ni avec les lettres de l'alphabet.

Le vêtement de la Très Sainte Vierge était blanc argenté et tout brillant; il n'avait *rien de matériel*: il était composé de lumière et de gloire, variant et scintillant. Sur la terre il n'y a pas d'expression ni de comparaison à donner.

La Sainte Vierge était toute belle et toute formée d'amour; en la regardant, je languissais de me fondre en elle. Dans ses atours comme dans sa personne, tout respirait la majesté, la splendeur, la magnificence d'une reine incomparable. Elle paraissait belle, blanche, immaculée, cristallisée, éblouissante, céleste, fraîche, neuve comme une vierge; il semblait que la parole: *Amour* s'échappait de ses lèvres argentées et toutes pures. Elle me paraissait comme une

bonne Mère, pleine de bonté, d'amabilité, d'amour pour nous, de compassion, de miséricorde.

La couronne de roses qu'elle avait sur la tête était si belle, si brillante qu'on ne peut pas s'en faire une idée: les roses, de diverses couleurs, n'étaient pas de la terre; c'était une réunion de fleurs qui entouraient la tête de la Très Sainte Vierge en forme de couronne; mais les roses se changeaient ou se remplaçaient; puis, du cœur de chaque rose, il sortait une si belle lumière qu'elle ravissait et rendait les roses d'une beauté éclatante. De la couronne de roses, s'élevaient comme des branches d'or et une quantité d'autres petites fleurs mêlées avec des brillants.

Le tout formait un très beau diadème qui brillait tout seul plus que notre soleil de la terre.

La Très Sainte Vierge avait une très jolie croix suspendue à son cou. Cette croix paraissait être dorée, je dis *dorée* pour ne pas dire une plaque d'or, car j'ai vu quelquefois des objets dorés avec diverses nuances d'or, ce qui faisait à mes yeux un bien plus bel effet qu'une simple plaque d'or. Sur cette belle croix toute brillante de lumière était un Christ, était Notre-Seigneur, les bras étendus sur la croix. Presque aux deux extrémités de la croix, d'un côté il y avait un marteau, de l'autre une tenaille. Le Christ était couleur de chair naturelle; mais il brillait d'un grand éclat; et la lumière qui sortait de tout son corps paraissait comme des dards très brillants, qui me fendaient le cœur du désir de me fondre en lui. Quelquefois le Christ paraissait être mort; il avait la tête penchée et le corps était comme

affaîssé, comme pour tomber, s'il n'avait pas été retenu par les clous qui le retenaient à la croix.

J'en avais une vive compassion, et j'aurais voulu redire au monde entier son amour inconnu et infiltrer dans les âmes des mortels l'amour le plus senti et la reconnaissance la plus vive envers un Dieu qui n'avait nullement besoin de nous pour être cè qu'il est, ce qu'il était et ce qu'il sera toujours; et pourtant, ô amour incompréhensible à l'homme! il s'est fait homme et il a voulu mourir, oui mourir, pour mieux écrire dans nos âmes et dans notre mémoire l'amour fou qu'il a pour nous! Oh! que je suis malheureuse de me trouver si malheureuse, si pauvre en expression pour redire l'amour, oui, l'amour de notre bon Sauveur pour nous! mais, d'un autre côté, que nous sommes heureux de pouvoir sentir mieux ce que nous ne pouvons exprimer!

D'autres fois, le Christ semblait vivant; il avait la tête droite, les yeux ouverts, et paraissait être sur la croix par sa propre volonté. Quelquefois aussi il paraissait parler: il semblait vouloir montrer qu'il était en croix pour nous, par amour pour nous, pour nous attirer à son amour, qu'il a toujours un amour nouveau pour nous, que son amour du commencement et de l'année 33 est toujours celui d'aujourd'hui et qu'il sera toujours.

La Sainte Vierge pleurait presque tout le temps qu'Elle me parla. Ses larmes coulaient, une à une, lentement, jusque vers ses genoux; puis, comme des étincelles de lumière, elles disparaissaient. Elles étaient brillantes et pleines d'amour. J'aurais voulu

la consoler, et qu'elle ne pleurât plus. Mais il me semblait qu'Elle avait besoin de montrer ses larmes pour mieux montrer son amour oublié par les hommes. J'aurais voulu me jeter dans ses bras et lui dire: «Ma bonne Mère, ne pleurez pas! je veux vous aimer pour tous les hommes de la terre». Mais il me semblait qu'Elle me disait: «Il y en a tant qui ne me connaissent pas!»

J'étais entre la mort et la vie en voyant d'un côté tant d'amour, tant de désir d'être aimée, et d'un autre côté tant de froideur, tant d'indifférence. . . Oh! ma Mère, Mère toute belle et toute aimable, mon amour, cœur de mon cœur! . . .

Les larmes de notre tendre Mère, loin d'amoindrir son air de majesté, de reine et de maîtresse semblaient, au contraire, l'embellir, la rendre plus aimable, plus belle, plus puissante, plus remplie d'amour, plus maternelle, plus ravissante; et j'aurais mangé ses larmes qui faisaient sauter mon cœur de compassion et d'amour. Voir pleurer une Mère, et une telle Mère, sans prendre tous les moyens imaginables pour la consoler, pour changer ses douleurs en joie, cela se comprend-il! O Mère plus que bonne! Vous avez été formée de toutes les prérogatives dont Dieu est capable; vous avez comme épuisé la puissance de Dieu; vous êtes bonne et puis bonne de la bonté de Dieu même; Dieu s'est agrandi en vous formant son chef-d'œuvre terrestre et céleste.

La Très Sainte Vierge avait un tablier jaune. Que dis-je, jaune? Elle avait un tablier plus brillant que plusieurs soleils ensemble. Ce n'était pas une étoffe

matérielle, c'était un composé de gloire et cette gloire scintillante et d'une beauté ravissante. Tout en la Très Sainte Vierge me portait *fortement* et me faisait comme glisser à adorer et à aimer mon Jésus dans tous les états de sa vie mortelle.

La Très Sainte Vierge avait deux chaînes, l'une un peu plus large que l'autre. À la plus étroite était suspendue la croix dont j'ai fait mention plus haut. Ces chaînes (puisqu'il faut donner le nom de chaînes) étaient comme des rayons de gloire d'un grand éclat variant et scintillant.

Les souliers (puisque souliers il faut dire) étaient blancs, mais un blanc argenté, brillant; il y avait des roses autour. Ces roses étaient d'une beauté éblouissante, et du cœur de chaque rose sortait une flamme de lumière très belle et très agréable à voir. Sur les souliers, il y avait une boucle en or, et non en or de la terre mais bien de l'or du paradis.

La vue de la Très Sainte Vierge était elle-même un paradis accompli. Elle avait en Elle tout ce qui pouvait satisfaire, car la terre était oubliée.

La Sainte Vierge était entourée de deux lumières. La première lumière, plus près de la Très Sainte Vierge, arrivait jusqu'à nous; elle brillait d'un éclat très beau et scintillant. Le seconde lumière s'étendait un peu autour de la belle Dame, et nous nous trouvions dans celle-là; elle était immobile (c'est-à-dire qu'elle ne scintillait pas), mais bien plus brillante que notre pauvre soleil de la terre. Toutes ces lumières ne faisaient pas mal aux yeux et ne fatiguaient nullement la vue.

Outre toutes ces lumières, toute cette splendeur, il sortait encore des groupes ou faisceaux de lumières ou des rayons de lumière du corps de la Sainte Vierge, de ses habits et de partout.

La voix de la belle Dame était douce; elle rassait, ravissait, faisait du bien au cœur; elle rassasiait, aplanissait tous les obstacles, calmait, adoucissait. Il me semblait que j'aurais toujours voulu manger de sa belle voix, et mon cœur semblait danser ou vouloir aller à sa rencontre pour se liquéfier en elle.

Les yeux de la Très Sainte Vierge, notre tendre Mère, ne peuvent pas se décrire par une langue humaine. Pour en parler, il faudrait un séraphin; il faudrait plus, il faudrait le langage de Dieu même, de ce Dieu qui a formé la Vierge Immaculée, chef-d'œuvre de toute sa puissance.

Les yeux de l'auguste Marie paraissaient mille et mille fois plus beaux que les brillants, les diamants et les pierres précieuses les plus recherchés; ils brillaient comme deux soleils; ils étaient doux de la douceur même, clairs comme un miroir. Dans ses yeux on voyait le paradis; ils attiraient à Elle; il semblait qu'Elle voulait se donner et attirer. Plus je la regardais, plus je la voulais voir; plus je la voyais, plus je l'aimais, et je l'aimais de toutes mes forces.

Les yeux de la belle Immaculée étaient comme la porte de Dieu d'où l'on voyait tout ce qui peut enivrer l'âme. Quand mes yeux se rencontraient avec ceux de la Mère de Dieu et la mienne, j'éprouvais au-dedans de moi-même une heureuse révolu-

tion d'amour et de protestation de l'aimer et de me fondre d'amour.

En nous regardant, nos yeux se parlaient à leur mode, et je l'aimais tant que j'aurais voulu l'embrasser dans le milieu de ses yeux qui attendrissaient mon âme et semblaient l'attirer et la faire fondre avec la sienne. Ses yeux me plantèrent un doux tremblement dans tout mon être; et je craignais de faire le moindre mouvement qui pût lui être désagréable tant soit peu.

Cette seule vue des yeux de la plus pure des vierges aurait suffi pour être le Ciel d'un bienheureux, aurait suffi pour faire entrer une âme dans la plénitude des volontés du Très-Haut parmi tous les événements qui arrivent dans le cours de la vie mortelle, aurait suffi pour faire faire à cette âme de continuels actes de louange, de remerciement, de réparation et d'expiation. Cette seule vue concentre l'âme en Dieu et la rend comme une morte-vivante ne regardant toutes les choses de la terre, même les choses qui paraissent les plus sérieuses, que comme des amusements d'enfants; elle ne voudrait entendre parler que de Dieu et de ce qui touche à sa gloire.

Le péché est le seul mal qu'Elle voit sur la terre. Elle en mourrait de douleur si Dieu ne la soutenait. Amen.

Castellamare, le 21 novembre 1878

MARIE de la Croix, victime de Jésus,
née MÉLANIE CALVAT, Bergère de la Salette.

Nihil obstat: imprimatur.

Datum Lycii ex Curia EpII die 15 Nov. 1879.

Vicarius Generalis. Carmelus Archus Cosma.

Commentaire de Mgr Justin Fèvre

Extrait de la série « Histoire Générale de l'Église »
débutée par l'abbé Darras jusqu'au tome 25.

Mgr Fèvre écrivit ce commentaire en 1907 dans le tome 44,
dernier tome de la série, et ce juste avant sa mort.

1° La Salette. — En 1846, le 19 septembre, la Sainte Vierge apparaissait, sur la montagne de la Salette, dans l'Isère, à deux enfants, Maximin Giraud et Mélanie Calvet. A ces petits gardeurs de vaches, la mère de Dieu donnait mission d'annoncer au peuple français qu'en punition des blasphèmes et de la profanation du dimanche, des maladies tomberaient sur les végétaux, et, en particulier, sur les pommes de terre et les raisins. Pour tout catholique, ce fait est certain. Le mandement doctrinal de l'évêque de Grenoble, le pèlerinage de la Salette, des miracles incontestés, le couronnement officiel de Notre-Dame de la Salette, le 20 août 1879, au nom de Léon XIII, sont autant de raisons décisives de la foi et de la piété universelle à l'apparition des Alpes.

Outre le mandat commun aux deux enfants, la Sainte Vierge avait confié, à chacun d'eux séparément, un secret personnel. En le confiant, elle parlait si mystérieusement que chaque enfant entendait seul son secret particulier, ignoré de l'autre. A la fin, relevant la voix, elle dit aux deux voyants : « Vous le ferez passer à tout mon peuple ». Le secret confié à Maximin regardait le Vatican seul ; il a été écrit par Maximin et envoyé au Pape : il n'appartient pas encore à l'histoire. Le secret confié à Mélanie ne devait être divulgué qu'en 1858, douze ans après l'apparition ; il ne l'a été officiellement qu'en 1879, trente-trois ans plus tard, dans les formes canoniques, en français, d'une manière complète et irrévocable. C'est un document très grave par son origine et par son objet ; c'est l'Apocalypse de Marie, la grande prophétie des derniers temps, et, puisque le monde doit finir, rien de plus pressant que de s'informer s'il doit finir bien-

tôt et comment. Autrement ce n'est pas à l'histoire qu'il appartient de prononcer là-dessus ; mais c'est à elle à rapporter ce qu'il est juste et digne d'en connaître. Pour ne pas le faire trop longuement, nous laisserons de côté toute controverse ; et nous exposerons brièvement les éléments de cette affaire.

2^o *Mélanie*. — Le fait de l'apparition est certain, prouvé par le témoignage concordant et constant des deux enfants qui ne pouvaient être ni trompés ni trompeurs. Le fait d'un secret particulier à chaque enfant n'est, d'après les mêmes témoignages, pas plus douteux. Que la Sainte Vierge puisse apparaître, comme ont apparu souvent Jésus-Christ, les anges et les saints, pour un catholique, ce n'est pas une question. La première question à examiner, c'est l'admissibilité des témoins. Ce sont deux enfants, sans instruction, parfaitement incapables de rien inventer, et même en supposant, contre toute vraisemblance, qu'ils aient pu inventer des choses aussi extraordinaires, qui dépassaient absolument la capacité de leur intelligence, il est certain qu'ils n'auraient jamais pu réussir à les accréditer. Pour que l'Eglise puisse admettre de pareilles choses, contre la vérité, il faudrait qu'elle soit, dans son chef et dans ses membres, frappée d'aliénation mentale. Hypothèse qui répugne à toute logique et à toute convenance, que la foi ne peut supporter, que la conscience réproouve et que le plus élémentaire bon sens ne saurait admettre. Nous n'avons à nous occuper ici que de Mélanie. Après l'apparition, il fut donné des soins à son instruction ; elle entra dans une congrégation religieuse ; elle habita différents lieux en France et à l'étranger, et passa la plus grande partie de sa vie, dans une maison de son Ordre, à Castellamare, près Naples. Ce qu'elle dit, à la rigueur, n'a pas besoin de vérification ; elle dit qu'il faut se convertir, qu'il faut assurer son salut par ses bonnes œuvres : c'est l'objet propre du ministère de l'Eglise et ce devoir de résipiscence est si pressant, qu'il n'a pas besoin de preuves. Que Mélanie soit tout ce que peut être une femme, cela ne change rien à la nécessité de la pénitence. Mais la pénitence qu'elle prêche, sur l'ordre de Marie, est-elle discréditée, déconseillée par son défaut de vertu ? En 1872, son évêque et son confesseur, qui la connaissent et la dirigent depuis cinq ans, dé-

clarent « que la pieuse bergère est très édifiante dans sa conduite, qu'elle n'amasse pas d'argent comme on le soutient, qu'elle n'est pas désobéissante à ses supérieurs, et que toutes les imputations déso-bligeantes à son égard sont de pures calomnies ». A ces témoignages de Mgr Petagna et du prêtre Zola, ce dernier ajoute cette réflexion : « Les œuvres de Dieu se certifient par elles-mêmes ; la parole de Dieu a sa propre force, c'est là son plus solide témoignage. Tous les prophètes sont les témoins de ce fait, et c'est pour cela qu'ils sont morts sous les coups du glaive. Celui donc qui chercherait par des preuves humaines à se convaincre d'une parole divine, s'exposerait fort à se tromper, puisque souvent Dieu emploie des méchants pour annoncer aux hommes de sublimes secrets. Balaam était un faux prophète et Dieu s'est servi de lui pour faire entendre une belle prophétie sur la venue du Messie. Caïphe était un méchant, mais parce qu'il était grand-prêtre, Dieu voulut qu'il prophétisât la nécessité de la mort de Jésus-Christ pour le salut des hommes. A notre époque de funeste incroyance et d'abominable iniquité, la bonne mère de miséricorde descendit sur la Salette, et, en pleurant, menaça la terre d'affreux châtimens, prédit les catastrophes des derniers temps. Pour publier, en temps opportun, ces divines communications, elle se servit de deux petits enfants, de deux ignorans et simples bergers. Voudrait-on fonder la vérité de ces célestes manifestations sur les qualités morales des deux témoins et sur leur conduite présente. Un homme de bon sens se serait contenté de mettre en pratique ces exhortations à la pénitence ; un homme d'intelligence, s'il voulait s'assurer de leur vérification, le ferait d'après les règles établies et soumettrait toujours toute la question au Pontife Romain. »

Le même Zola, devenu évêque de Lecce, écrivait à Mgr Baillès, évêque de Luçon, pour lui exprimer la parfaite estime de Petagna et de Zola pour l'humble Mélanie. En 1881, écrivant à l'avocat Nicolas de Marseille, à l'abbé Roubaud de Saint-Tropez, au prêtre Kunzlé, à Feldkirch, Autriche, il réitère et développe plus explicitement les mêmes témoignages, d'autant plus décisifs qu'il a donné lui-même l'*Imprimatur* à la publication du secret de Mélanie. « Cette pieuse

filles, dit-il, cette âme vertueuse et privilégiée, que l'esprit des méchants a cherché à avilir, en la faisant l'objectif de ses détestables et grossières calomnies et de son orgueilleux dédain, je puis attester devant Dieu qu'elle n'est, en aucune manière, ni fourbe, ni folle, ni illusionnée, ni orgueilleuse, ni intéressée. J'ai eu, au contraire, l'occasion d'admirer ses vertus ainsi que les qualités de son esprit, pendant toute cette période de temps que je l'ai eue sous ma direction spirituelle. A cette époque, ne pouvant plus m'occuper de sa direction, j'ai voulu continuer avec elle des relations écrites. Je puis affirmer que, jusqu'à ce moment, sa vie édifiante, ses écrits, ses vertus ont gravé profondément dans mon cœur les sentiments de respect et d'admiration que je dois garder. » L'évêque de Lecce ajoute que Léon XIII l'a reçue longuement à son audience ; qu'il l'a chargée de dresser les statuts des apôtres des derniers temps ; et que restée à Rome pendant cinq mois, elle a été encore mieux connue et plus estimée. Mgr Zola cite parmi les confidents du secret, outre l'évêque de Castellamare et lui, l'archevêque de Sorrente, les cardinaux Guidi, Consolini, Riario-Sforza, archevêque de Naples. Léon XIII a reçu également ce document tout entier, document terrible, mais peut-on bien demander à la Sainte Vierge, pourquoi elle ne l'a pas enseveli dans un éternel silence ?

Le même évêque de Lecce, qui est décidément très fort, dit que les plaintes de notre miséricordieuse mère et les accusations adressées aux pasteurs et aux ministres des autels, ne sont pas sans raison ; et ce n'est pas la première fois que le Ciel adresse au clergé de semblables reproches, destinés à devenir publics. Nous en trouvons dans les Psaumes, dans Jérémie, dans Ezéchiel, dans Isaïe, dans Michée, etc. ; dans les œuvres des Pères et des docteurs de l'Église, dans les sermons des évêques et des auteurs sacrés, dans plusieurs révélations qui ont été faites, en ces temps derniers, à des saints et à des saintes ; dans les lettres de Ste Catherine de Sienne, dans les écrits de Ste Hildegarde, de Ste Brigitte, de Marguerite-Marie Alacoque, de sœur Nativité, de l'extatique de Niederbronn, de sœur Marie Lataste, de la servante de Dieu Elisabeth Canori, Mora, etc. Je passe sous silence les révélations de Ste Thérèse, de Ste Catherine de

Gênes, de Marie d'Agréda, de Catherine Emmerich, de la vénérable Marie-Anne Taïgi et de plusieurs autres. — On a publié, en un petit volume, les six lettres de Mgr Zola sur Mélanie Calvet : autorité du juge, précision des faits, rectitude des doctrines, tout y est également inattaquable sous le double rapport du fond et de la forme.

3° *Le secret de Mélanie.* — Le secret de Mélanie comprend quatre choses : 1° les reproches ; 2° les malheurs ; 3° la crise et le triomphe ; 4° la fin du monde. 1° Les reproches s'adressent aux prêtres et aux personnes consacrées à Dieu ; ils leur imputent deux torts : la négligence à invoquer la miséricorde divine ; le manquement aux vertus et aux devoirs de leur état. 2° La quarantaine de malheurs en annonce une accumulation formidable : la défection des chefs des peuples, les divisions entre eux, les maux qu'engendrent ces divisions, l'obligation pour Pie IX de ne plus quitter Rome, une consigne de méfiance du Pape envers Napoléon III, le crime de l'Italie contre Rome et son châtiment, l'affadissement des maisons religieuses, le pullulement des mauvais livres, les faux miracles, la persécution contre les princes de l'Eglise et contre le Vicaire de Jésus-Christ, l'abolition violente de la foi, des attentats contre le Saint-Père, l'inauguration d'un régime de matérialisme et d'athéisme, un complot abominable en 1865, la guerre en Italie, en France, en Espagne et en Angleterre. 3° La grande crise et le triomphe annoncent l'ouverture de guerres civiles, de grands troubles dans la nature, l'incendie de Paris et de Marseille, des tremblements de terre, l'extermination des ennemis de Jésus-Christ, la réconciliation de Dieu avec les hommes, le triomphe de Jésus-Christ. 4° La fin des temps après vingt-cinq ans de paix, la venue de l'antéchrist fils d'un évêque et d'une religieuse, la nature souillée par le crime demandant vengeance, les saisons altérées dans leur cours, le système du monde soumis à de terribles perturbations, l'air rempli de démons, les apôtres des derniers temps, Enoch et Elie revenus pour prêcher avec la force de Dieu, leur mort, Rome redevenue païenne, ensevelie dans les flammes, la bête se disant sauveur du monde, S. Michel qui étouffe la bête, le monde purifié par l'eau et le feu, à la fin Dieu servi et glorifié, mais seulement après cette rénovation du monde.

Au fond, le secret de Mélanie, c'est l'histoire apocalyptique du monde jusqu'à la fin de l'ère présente ; dans la forme, c'est l'énumération de choses déjà contenues dans la révélation chrétienne, mais appliquées au troisième millénaire de l'Eglise ; dans le style, c'est le langage d'une fille du peuple parlant selon le degré d'instruction qu'elle a reçue dans son couvent. La Sainte Vierge a confié ce secret verbalement à Mélanie, âgée de 14 ans, mais encore absolument illettrée. Mélanie l'a confié à son tour, soit verbalement, soit par écrit, à plusieurs personnes ; et n'a donné à son récit sa forme définitive, que trente-trois ans plus tard. Le fait d'une communication divine à une enfant ne comporte pas d'oubli : le mode de transmission comporte toutes les particularités inhérentes à un travail dont le récepteur et le transmetteur ne sont qu'une pauvre fille des champs. On a pu élever contre les prophètes de l'ancien Testament maintes objections, bien qu'ils fussent suscités et inspirés de Dieu. On n'a pas manqué d'en faire contre le secret de Mélanie, qui offre des garanties moindres et qui n'est qu'un avertissement sans frais. Croira qui voudra ; mais voilà le message de la Sainte Vierge communiqué à Mélanie Calvet.

4° Reproches au clergé. — Le principal grief du clergé français, contre le secret de Mélanie, ce sont les reproches sanglants à l'adresse de ce même clergé. La corruption du meilleur est ce qu'il y a de pire. L'éminente dignité des prêtres n'est pas en cause ; la réprobation de ce qui le dépare n'est inspirée que par le souci de le maintenir dans sa grandeur ou de l'y rappeler. Dans l'ancien et dans le nouveau Testament, les plus terribles anathèmes de Dieu et de Jésus-Christ sont contre les prêtres prévaricateurs et contre les Phariséens. Dans leur généralité, il faut toujours les entendre avec les limites qu'y doit introduire la droite raison et que réclame la stricte équité. La seule question, c'est de savoir si les reproches du secret sont justes, et il faut bien qu'ils le soient puisque la Sainte Vierge nous les adresse par la langue éloquente d'une jeune fille. Le seul point indéterminable, c'est de savoir dans quelle mesure le clergé doit les subir. On ne peut pas le dire, parce que la corruption, toujours secrète, l'est encore plus dans les prêtres qui n'y peuvent

tomber que sciemment, et excellent à se dissimuler sous les voiles de l'hypocrisie, ou à se justifier par des principes réflexes. Le pire pécheur, c'est généralement un prêtre ; Ste Thérèse prétendait même que l'enfer était pavé de crânes de prêtres indignes. Autant les bons prêtres sont exaltés sur la terre et au ciel, autant les mauvais doivent être frappés de réprobation. Les reproches que leur adresse ici la Sainte Vierge, ce sont l'amour de l'argent, la poursuite des honneurs et la recherche des plaisirs, surtout le vice impur. La seule question urgente c'est de savoir si réellement les prêtres français sont entachés de ces vices, entendus dans ce sens que, plus excusables chez des laïques, ils sont, chez les prêtres, plus abominables. Or, sur ce point délicat, et réserve faite en faveur des bons prêtres, — plus nombreux qu'on ne pense même aujourd'hui — il est hors de doute qu'il y a, dans le clergé, à tous les degrés de la hiérarchie, une espèce de gangrène épidémique. Un trop grand nombre de prêtres sont bassement, scandaleusement esclaves de l'avarice et, par leur cupidité, poussent les masses à l'indifférence. Un trop grand nombre de prêtres, étrangers à tous les travaux de l'esprit, passent leur vie dans une paresse funeste qui les abaisse par l'inertie et qui les pousse à de petits raffinements de volupté, qui ne sont pour les laïques que des choses plaisantes, mais pour des prêtres, des choses odieuses. Un trop grand nombre de prêtres veut, par avarice, par convoitise et par orgueil, se pousser aux honneurs, par des raffinements d'adulation qui déshonorent en même temps les prêtres et les évêques. Le juste sentiment de la dignité sacerdotale est perdu chez un trop grand nombre. La notion exacte du christianisme n'est sans doute pas oblitérée dans les âmes sacerdotales, mais l'exacte pratique du sacerdoce est trop souvent abandonnée ; et, ce qui est pire, un trop grand nombre savent concilier avec une exacte discipline, toutes les licences d'une vie molle, étrangère à tout effort, hostile à tout sacrifice. Les évêques se sont encore moins bien conservés que les prêtres, soit parce que pour parvenir à l'épiscopat ils ont dû, pendant vingt ou trente ans, passer par les étamines de la franc-maçonnerie ; soit parce que, sans souci du droit canon, un évêque peut impunément se livrer aux trois concupiscences

et commettre contre son clergé toutes les iniquités de l'arbitraire, sans avoir à redouter les représailles d'un juste redressement. Bellot des Minières mort dans l'acte du crime, dans le lit d'une religieuse qu'il avait déshabillée de toute vertu ; Juteau parjure ; Geay, libertin ; Le Nordez, franc-maçon, quelques autres qu'on dit concubinaires et simoniaques, ce sont là des faits de notre temps qui paraissent justifier, et au-delà, les reproches du secret de la Salette.

5° *La publication du secret.* — Ces terribles reproches au clergé expliquent pourquoi le secret de Mélanie fut ajourné jusqu'à 1858 et font même demander comment il a pu voir le jour. Si, dès 1846, le secret avait été publié, il eût succombé sous les anathèmes du clergé, qui eût pu, très justement, ne voir dans l'apparition qu'une manœuvre diabolique contre l'Eglise. Par curiosité au moins, le clergé voulut en avoir officieusement communication ; Mélanie résista aux prêtres, à l'évêque de Grenoble et au cardinal-archevêque de Lyon. En 1851, parvenue à l'âge de 19 ans, elle fut pressée d'écrire son secret au moins pour le Pape. Comme elle résistait, on lui représenta qu'elle ne pouvait pas résister sans contradiction et sans crime. Alors elle l'écrivit en présence de deux témoins désignés par l'évêque de Grenoble, et ferma elle-même sa lettre au Pape avec le sceau de l'évêque. Quand Pie IX, régulièrement saisi, eut pris connaissance du secret, il en parla discrètement à quelques personnes, mais respecta lui-même le délai fixé par la Sainte Vierge. Sur ces entrefaites, Mélanie, devenue carmélite, avait été conduite en Angleterre, pour n'être pas exposée aux malversations de Napoléon III et de sa police. En 1858, lorsque Mélanie parla de publier son secret, bien qu'on fût en Angleterre, les Carmélites y mirent opposition formelle et si elle était restée carmélite, jamais Mélanie n'aurait pu publier son secret. « Oui, dit Pie IX, Mélanie a une mission, il faut qu'elle la remplisse : elle ne peut pas, elle ne doit pas être religieuse ; il faut qu'elle parte. » A peine fut-elle rendue à sa liberté, qu'elle chercha, en 1862, à Marseille, les moyens de divulguer son message. Son confesseur, un père jésuite, en fut effrayé et le jugea inopportun. Alors elle choisit, pour confesseur, un évêque italien, exilé à Marseille par la révolution, Mgr Petagna, évêque de Castellamare.

A la fin de son exil, cet humble pontife emmena Mélanie avec lui dans son diocèse. Tout en estimant profondément sa diocésaine, il lui fit si bien attendre l'*imprimatur* pendant plus de seize ans, qu'il mourut avant de l'avoir accordé par écrit. En 1869, à titre d'essai, Mélanie put répandre, de son secret, quelques copies manuscrites, en voilant seulement quelques points politiques. Comme le prétendu scandale des révélations cléricales n'effrayait pas trop les âmes italiennes, on alla bientôt un peu plus loin. En 1870, au milieu des terreurs de la guerre, on commença à imprimer. La première publication complète eut lieu à Grenoble en 1872, par les soins de l'avocat Girard. Pie IX et quelques pieux évêques l'encouragèrent ; mais la lutte commença bientôt avec la Propagande. En conséquence, l'abbé Bliard composa sa brochure de défense du secret, il la fit imprimer à Naples, avec l'*imprimatur* du cardinal Riarior-Sforza, et une lettre de félicitations de l'évêque de Lecce. En 1873 le secret paraissait à Paris, chez Palmé. Enfin, en 1879, à la veille de l'expulsion des religieux, Mélanie elle-même livrait complètement au grand public, sa révélation, la *grande nouvelle* de la Sainte Vierge au monde entier. Ces retards providentiels sont à apprécier ; il faut peser, de même, toutes les circonstances. On ne peut exciper ici ni du défaut de notoriété ni du défaut de dignité de l'auteur : c'est une personne connue, digne de tout respect, honorée des évêques et de deux Papes. On ne peut pas davantage arguer du défaut d'autorisation : il y a une, deux et même trois approbations canoniques, y compris celle de deux Papes. Objecter qu'on trouve là des choses excessives et obscures, c'est le fait de toutes les prophéties ; mais les choses obscures s'expliquent par l'avenir, et quand l'avenir les a expliquées, il n'y a plus d'excès. On se trouve là, il est vrai, en plein surnaturel ; mais le surnaturel seul a le secret de la science sociale et politique. A bout de voie, on se retranche derrière l'impossibilité, par exemple, que le monde devienne comme un désert. A cela il y a la réponse topique et traditionnelle : Qui vivra, verra.

6° *L'année 1864*. — La raison du retard de publication jusqu'à 1858, c'est le grand complot qui doit se nouer en 1864 ou par là

autour. Le premier motif déterminant qui saute aux yeux, c'est que la guerre de la franc-maçonnerie, couronnée ou non, commençant en 1859, la publication de 1858 constituait par le fait, pour la défense de Rome, une déclaration de guerre à Victor-Emmanuel et plus encore à Napoléon III. On ne peut pas nier malheureusement que ces deux hypocrites, ces deux scélérats poursuivirent dès lors, contre Rome et contre la puissance des Pontifes Romains, leur complot sacrilège. De son côté, Palmerston, premier lord de la trésorerie anglaise, grand maître de la franc-maçonnerie en Europe, conçoit le dessein de détruire le pouvoir temporel par l'unité de l'Italie, et d'abaisser la France par l'unité de l'Allemagne. Napoléon agit là dedans comme agent et comme complice, comme coopérateur et comme future victime ; mais, tout hypocrite qu'il est, il y va de franc jeu. En 1864, Napoléon III reconnaît officiellement la franc-maçonnerie ; en 1864, il signe la convention du 15 septembre pour livrer le Pape à l'Italie ; en 1864, il admet le plan maçonnique de Rouland pour corrompre l'épiscopat ; en 1864 apparaît en France la société américaine *Christian science* qui vise à remplacer la foi par la science de la nature ; en 1864, le dragon déchaîne à son tour les francs-maçons, les spiritistes, les occultistes et la mauvaise presse. A cette date paraissent les pamphlets d'About, la *Sorcière* de Michelet, et surtout le livre diabolique de Proudhon *De la justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, livre dont l'auteur tranche tous les problèmes de la civilisation contre l'Évangile, contre Jésus-Christ et contre Dieu. Dans les sphères de la pensée, il y a conjuration pour détruire les doctrines chrétiennes ; dans les sphères d'action, toutes les puissances de l'enfer ont carte blanche pour anéantir la religion catholique et l'Eglise Romaine. En examinant les choses au strict point de vue de l'histoire, il est clair aujourd'hui que, depuis 1858, il y a conjuration en Europe, contre la civilisation chrétienne. Cette révolte, quant aux principes, remonte au libre examen de Luther ; elle s'est développée successivement, ravageant l'ordre religieux, l'ordre philosophique, l'ordre politique, l'ordre économique. Maintenant nous arrivons aux conséquences directes et aux applications immédiates. Maintenant on vient à la destruction effective de l'ordre chrétien et

à l'organisation d'un monde athée. Deux choses doivent le caractériser : pour les individus, l'absence de toute règle obligatoire, applicable à leur conduite personnelle ; pour les chefs des sociétés, l'absence également de toute règle obligatoire d'origine divine, et, par conséquent, la faculté, pour les pasteurs des peuples, de les diriger selon leurs idées, suivant l'absolutisme de l'Etat : absolutisme qui implique, pour les individus, la spoliation de tout droit personnel, et, pour leurs maîtres, le droit de tout faire. Dans ces conditions, l'avenir ne permet pas beaucoup d'espérance. De plus, il faut penser que Dieu, exclu de ce monde, par la politique, n'acceptera pas en silence sa destitution ; il fera d'autant plus sentir aux hommes sa prépotence, que les hommes veulent moins le reconnaître et le respecter.

7° *L'accomplissement du secret.* — Nous ne nous occupons pas ici de l'accomplissement du message commun à Mélanie et à Maximin. Le blasphème et la profanation du dimanche sont passés dans les mœurs, non pas seulement comme violation d'une loi divine, mais comme sa négation. Les hommes ne distinguent plus le Créateur de la créature et distinguent encore moins entre les jours pour travailler et les jours pour sanctifier ; s'ils ont un souci, c'est de les profaner avec une espèce de volupté exquise qui fasse, de l'injure à Dieu, une satisfaction pour l'homme. Quant aux châtimens de ces deux aberrations nationales : la maladie des raisins et la maladie des pommes de terre, ce sont deux faits tellement acquis, que les pommes de terre indigènes ont totalement disparu par le fait de la consommation et il a fallu en renouveler l'espèce par maintes industries qui défendent mal ce tubercule contre le mal mystérieux qui les dévore ; quant aux raisins, les maladies de la vigne ne se comptent plus et, sous la puissance destructive du phylloxéra, la vigne est même morte ; il a fallu la renouveler par des cépages américains ; et voilà que ces cépages eux-mêmes, mal résistants aux maux qui les accablent, obligent beaucoup de contrées à cesser même la culture de la vigne. Ces deux maladies nous montrent Dieu retirant aux peuples prévaricateurs, le pain et le vin.

Le secret de Maximin n'appartient pas à l'histoire. Du secret de

Mélanie, la quarantaine de malheurs forme un bloc aussi peu contestable que discutable. Un fait aussi compliqué, aussi étendu, ne peut se comprendre que dans les limites d'une époque assez étendue et s'interpréter qu'avec l'élasticité nécessaire à l'intelligence de toutes les prophéties. Nous ne sommes pas un esprit téméraire, ambitieux, ni même soucieux de serrer les choses de trop près. Nous voulons les prendre ici seulement dans leurs traits principaux et autant qu'elles se découvrent d'elles-mêmes, à l'aperceance de l'histoire. Nous laissons de côté les questions de personne.

8^o *L'apostasie des nations.* — La quarantaine de malheurs a pour cause première la défection des chefs, et, par un enchaînement logique, les divisions des peuples sous l'impulsion des égoïsmes nationaux, un état constant de guerres qui troublent l'équilibre et vouent les petits à être dévorés par les gros ; la guerre au Pape, au clergé et surtout aux ordres religieux ; la diminution de la vérité et des bonnes mœurs ; le matérialisme et l'athéisme ; de grandes guerres d'extermination. Tous ces malheurs se tiennent, se suivent, se compliquent l'un par l'autre. A raison de l'extension indéterminée des temps et de l'étendue, également indéterminable, du théâtre où toutes ces horreurs doivent se produire, il est difficile d'en parler avec précision ; mais il est très facile d'en apercevoir l'occurrence. La cause première de tous ces malheurs, la défection des chefs, tous plus ou moins sortis de l'ordre chrétien, est telle qu'on ne trouve plus nulle part le pouvoir public constitué selon l'ordre catholique. Le pouvoir au lieu de venir de Dieu, vient d'en bas ; le pouvoir, au lieu de s'exercer sur l'orientation de l'Évangile et la direction de l'Église, se déploie au dehors et habituellement contre ; les pouvoirs, au lieu d'agir de concert et en commun dans l'unité de l'Église catholique, n'agissent plus qu'en ordre dispersé et isolé. L'humanité n'est plus une famille, ou, si les peuples sont des frères, ce sont des frères ennemis. Chaque nation est enfermée dans ses frontières, couverte de forteresses, et, dans son intérieur, armée jusqu'aux dents. Une nation n'a plus de mission divine, ni d'obligation sacrée ; elle ne connaît plus que ses intérêts, ses passions et son orgueil. L'intérêt est la boussole de sa politique ; son affaire à elle est de le

servir, comme elle le comprend ; tout ce qui se passe, chez les autres, lui est étranger et ne l'intéresse qu'au point de vue de son égoïsme et de ses susceptibilités. Que si, à son jugement, son intérêt vient à être lésé, on recourt à la raison dernière des peuples et des lois, au boulet de canon. Et la destruction du genre humain par les armes à feu est si largement entendue, les moyens de mise à néant de tous les obstacles sont si fortement établis, qu'il est relativement facile, en fort peu de temps, de coucher par terre un million d'hommes et de dépenser des milliards. Lorsque vous supputez ces échéances, vous vous demandez si les chefs des peuples sont encore des hommes ou s'ils ne sont pas d'abominables scélérats. Pour les innocenter, il faut croire à d'horribles aveuglements ; et, pour les expliquer, il faut songer à l'intervention victorieuse de celui qui fut homicide dès le commencement. L'extermination du genre humain par la violence est un fait si bien établi, qu'on ne peut plus l'expliquer finalement que par le triomphe de l'Enfer.

La caractéristique de tout pouvoir et de tout peuple sorti de l'ordre chrétien, c'est la chute dans le borbier de la déraison et des mauvaises mœurs, du matérialisme voluptueux et d'un athéisme insolent. Si vous prêtez l'oreille aux clameurs, vous entendrez tous ceux qui sortent de l'ordre chrétien, clamer qu'ils veulent briser le joug de la servitude et de l'obscurantisme ; si vous regardez comment la réalité répond à leurs vantardises, vous les verrez tous tomber, plus ou moins sérieusement, dans l'anarchie intellectuelle et dans le marais d'une lâche volupté. Pour eux, dès qu'il n'y a plus d'Eglise, il n'y a plus de Dieu ; et, dès qu'il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus, pour l'homme, qu'à manger, à boire et à se vautrer triomphalement dans l'infamie. Mais encore si l'orgie pouvait se poursuivre pacifiquement, ce désordre misérable pourrait se colorer d'une espèce de justification. Mais non ; douze gais compagnons peuvent bien souper et libertiner ensemble sans que la police vienne troubler leur libertinage ; un peuple ne le peut pas. Un peuple qui ne sait que boire, manger et libertiner, a toujours deux disgrâces à subir : la première, c'est que les convives se disputent les plats et se cassent les assiettes sur la tête ; la seconde, c'est que Dieu envoie son prophète écrire.

son anathème sur les murs de la salle du festin, et l'exécuteur de ses vengeances pousser aux gémonies le peuple indigne même de deshonoré l'histoire.

Nous ne parlons pas de la guerre aux prêtres, aux ordres religieux et au Pontife Romain. Un peuple, matérialisé avec plus ou moins d'élégance, ne connaît plus ni vrai, ni juste, ni bien ; il n'a pas le sens du respect, ni même l'élémentaire probité de la tolérance. Puisque vous trouvez bon de vous vautrer dans la boue, vous devriez, au moins, permettre aux autres de ne point vous imiter. Tous les goûts sont dans la nature ; tout le monde n'a pas le goût et n'éprouve pas le besoin de se mettre au-dessous de la bête, qui, elle, sait obéir à ses instincts. Mais non ; pour toutes ces races matérialisées, tout exemple de vertu est un reproche ; et s'il se trouve, parmi les hommes, des légions d'anges pour faire vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance à une règle sainte, ces êtres dégradés ne le peuvent souffrir. Défense absolue de suivre les conseils de l'Évangile ; consigne pour tous de se vouer à l'ordure ; et si quelque congrégation ose prétendre à porter une robe blanche, vite qu'on déchire ce symbole d'innocence. La corruption est obligatoire ; il n'est pas permis à l'homme d'être autre chose qu'un porc. Ainsi le veut la civilisation ; ainsi l'ordonne le progrès. Grand honneur pour l'Église de ne voir se dresser, contre ces bannières saintes, que d'aussi basses, d'aussi viles malversations.

9° *La crise.* — La quarantaine de malheurs doit être suivie d'une crise plus aiguë ; dans les malheurs, il y aura encore quelque intermittence ; pendant la crise, il n'y aura plus de discontinuité dans l'épreuve. L'accumulation de catastrophes sera telle et si terriblement prolongée qu'elle brisera tout. L'idée qu'on peut s'en faire, malgré les énormités qu'on y peut supposer, ne se coordonne pas facilement dans la pensée. Abstraction faite de l'intervention divine, dont les actes ne peuvent pas aisément se connaître, deux choses venues des hommes ou du moins appréciables à leur jugement, frappent l'esprit : d'un côté, la guerre, civile et étrangère ; de l'autre, les ébranlements de la nature et les dérogations à ses lois. De braves gens ne veulent pas croire aux miracles, pour une raison qui

marque chez eux seulement l'absence de raison. Le miracle est l'ordre ordinaire de la Providence ; tout est miracle ; on réserve communément ce nom à des choses plutôt exceptionnelles ; alors tout sera exception. Les hommes, animés d'une implacable fureur, se rueront les uns contre les autres ; les peuples, emportés par le même esprit diabolique, voudront se précipiter aux hécatombes ; les continents n'auront plus leur fixité, les mers leur équilibre, le ciel sa béate transparence. Le déluge, par la simple rupture des cataractes du ciel, a été une effroyable calamité ; la crise sera pire que le déluge, parce qu'elle sera la résultante d'une multiplicité de causes et le châtiment de plus grands crimes. Les hommes sont très portés à exagérer leurs malheurs ; alors, leur imagination sera au-dessous de la réalité, et leur sensibilité, épuisée à souffrir, devra subir les pires malheurs. Des publicistes ont cru voir un commencement d'exécution dans les malheurs de la France, en 1870 ; de l'Italie, en 1896 ; de l'Espagne, en 1898 ; de l'Angleterre, en 1900 ; ces faits, pour horribles qu'ils soient, ne sont certainement pas étrangers au code pénal de la Providence, mais ils n'offrent pas encore l'échantillon des catastrophes fatidiques. Tout s'y passe selon l'ordre ordinaire, et les paiements qui s'effectuent envers la justice divine entrent encore en ligne de compte ; alors ils ne seront plus que le jugement de Dieu, non pas en pure perte, puisque l'équité y préside, mais sans profit, puisqu'aucun adoucissement ne peut les atténuer. La crise n'est pas encore commencée ; elle se prépare.

Le phénomène le plus sensible de la crise, c'est la guerre. La guerre se prépare de deux façons : par des attentats contre les droits personnels des citoyens, par la réduction des masses à l'état de chaos vivant, mais incohérent et propre seulement à être manié avec la force terrible d'un cyclone humain déchaîné ; et par la conscription des hommes comme soldats, par la fabrication des armes, l'entassement des engins de guerre et l'invention de moyens plus énergiques encore de destruction. Jusqu'au dernier jour, il se trouvera des moyens plus terribles pour tuer et détruire ; on en trouvera jusqu'au dernier moment et rien n'égaleira l'esprit ingénieux à les inventer, si ce n'est la fureur aveugle à s'en servir. — Un autre phénomène

c'est la désorganisation physique du globe et les fléaux qu'elle entraîne. Comme elle est entre les mains de Dieu, elle n'a pas besoin que Dieu la prépare. On croirait cependant que l'univers ne roule plus que sur des axes vieilliss et que la machine de temps en temps se détraque. Les tremblements de terre, par exemple, sont fréquents et les volcans paraissent devenir des vieillards acariâtres, qui se plaisent, pour se soulager, à cracher leur bile. L'inondation de Murcie, la catastrophe d'Ischia, la montagne Pelée à la Martinique, les tremblements de terre de la Calabre, sont dans toutes les mémoires. Quand le bon Dieu veut, disent les paysans, une poule est bientôt morte ; quand le bon Dieu veut, une ville, comme Paris et Marseille, peut disparaître en un clin d'œil. Nous nous épouvantons de ce qui nous arrive ; ce ne sont que des avertissements, que des jeux d'enfants, et, comme disent les savants, des prodromes. Un tel sujet se dérobe aux investigations de l'esprit humain ; mais il est accessible aux hypothèses. Supposons, par exemple, deux ou trois tremblements de terre qui intervertissent, l'un, le cours du Rhin ; l'autre, le cours du Danube ; l'autre, le cours de la Seine, de la Loire et du Rhône et essayez de mesurer les suites d'une catastrophe qui peut s'accomplir en une minute. L'esprit humain s'embarrasse volontiers, lorsqu'il se sent aux prises avec les œuvres de Dieu. Son embarras est naturel, facile à comprendre, mais n'a pas le sens commun. Au xiv^e siècle, dans un temps moins pervers que le nôtre, qui avait encore la foi et de bonnes mœurs, il suffit à Dieu de dissoudre dans l'air un grain de poison, et en deux ans, la peste noire faucha les trois quarts du genre humain. Maintenant, rois et peuples, ayez un peu plus d'intelligence, et vous comprendrez qu'une grande crise sur le genre humain s'explique aisément et s'accomplit plus aisément encore.

10^o *Le triomphe.* — « Alors se fera la paix, la réconciliation de Dieu avec les hommes ; Jésus-Christ sera servi, adoré, glorifié. Les nouveaux rois seront le bras droit de la sainte Eglise, qui sera forte, humble, pieuse, pauvre, zélée et initiatrice des vertus de Jésus-Christ. L'Évangile sera prêché partout ; les hommes feront de grands progrès dans la foi, parce qu'il y aura unité parmi les ouvriers de Jésus-

Christ et que les hommes vivront dans la crainte de Dieu. » Ce sera le triomphe promis pour vingt-cinq ans, triomphe que rien ne prépare actuellement, qui sera toutefois l'œuvre commune de la pénitence et de la miséricorde divine. Ce qui paraît de plus clair, c'est que cette paix sera le produit naturel de la répudiation des doctrines révolutionnaires et la proclamation parfaite du droit divin de la sainte Eglise. Cette sainte mère Eglise, qui est vraiment la mère des âmes et la mère des nations, cette mère dont on a tant méconnu la maternité, maudit la grâce et violé les prérogatives, elle rentrera dans la pleine possession de ses droits sacrés et cela suffira pour faire descendre momentanément le paradis sur la terre. — L'abbé Parent, dans son livre sur le *Secret complet de la Salette*, p. 55, fait ces réflexions : « Si les prophéties de malheurs sont conditionnelles, les promesses de Dieu, ses faveurs, ses grâces sont absolument assurées et indubitables, puisqu'elles dépendent de lui seul, et non de la faiblesse et de la versatilité humaines. Si donc le secret de la Salette doit nous faire craindre et trembler avec raison, à la vue de l'avenir, il doit surtout nous consoler, nous fortifier et nous réjouir fortement. Par conséquent, propager la grande nouvelle de la Sainte Vierge est un acte de charité envers le prochain, en lui faisant éviter la colère de Dieu, en se convertissant au plus tôt. A l'heure de la grande crise, ce document sera une pièce justificative de la Providence, qui ne punit qu'à cause du péché et en proportion des crimes. Il sera le plus ferme, le meilleur et même le seul motif d'espérer, quand on croira que tout est perdu. Un temps de prospérité doit revenir, non seulement pour la France et l'Europe chrétienne, mais encore pour l'univers tout entier. Il doit se convertir successivement et très rapidement à la religion catholique, formant alors de l'humanité entière un seul troupeau, sous la houlette d'un seul Pasteur, le vicaire de Jésus-Christ, à Rome. »

11° *La fin du monde*. — La fin du monde est le plus grand mystère de l'histoire. Ce qu'on en sait de plus clair, c'est que, le monde ayant commencé, doit finir. Quand ? comment ? dans quelles circonstances ? Il a été dit, là-dessus, tant de choses, qu'on en formerait des volumes, pleins de terribles récits, le plus souvent contradictoires.

On sait en gros que, le monde, purifié une première fois par le déluge, doit l'être une seconde fois, par le feu. Quel feu ? et avant ce feu, les théologiens s'accordent à dire que l'Évangile sera prêché par toute la terre et qu'il y aura un grand Antéchrist. Le duel entre le Christ et l'Antéchrist sera le dernier acte de l'histoire. L'histoire, ici, n'a pas à s'embarquer dans l'interprétation, nécessairement dubitative, des derniers actes du drame. La seule conclusion chrétienne, morale et pratique, c'est de crier aux pécheurs : Conversion ! Pour se convertir, il faut écouter la parole de Dieu et surtout prier. Par la conversion, on peut écarter la colère de Dieu, ou, du moins, atténuer ses coups. Mais les pervers se convertissent difficilement ; c'est donc aux justes à se préserver des châtiments destinés principalement aux pécheurs. Dieu, dit Bossuet, bouleverserait tout un pays pour le salut d'une âme, tant cette âme lui est chère, tant son salut lui importe pour l'éternité. N'est-il pas écrit que Dieu ne gouverne ce monde qu'en vue du salut de ses élus. La plus grande marque de la colère de Dieu, c'est de laisser le pécheur sans remords. Par conséquent, paix aux justes, confiance et abandon filial à la Providence. Les malheurs doivent sauver beaucoup plus d'âmes que la léthargie d'une fausse paix. Ne craignons pas d'appeler Jésus, le divin médecin des âmes et disons-lui avec foi : Venez, tranchez les membres pourris de la société chrétienne et sauvez le reste du corps mystique de Jésus-Christ, vengez aussi le sang des victimes, le sang des justes persécutés par les impies. Venez et régnez, Sauveur Jésus : *Amen, veni Domine. (Apoc. XXII, 20.)*

*Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!*

Pour la conception de ce livret, nous avons utilisé la reproduction (fac-similé) de la brochure produite par les « éditions St-Raphaël » de Sherbrooke (Canada). Celle-ci présentait l'édition originale de Lecce (1879) avec les corrections typographiques de l'édition « ne varietur » de Lyon (1904), et la suppression de quelques fautes, rares mais évidents, d'orthographe et de ponctuation contenues dans cette dernière. Pour notre part, nous n'avons ajouté à cela qu'un extrait du tome 44 de la série « Histoire Générale de l'Église » par Mgr Fèvre concernant le « Secret de la Salette ».

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise*, de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Conçu en l'année 2020. Reproduction autorisée, en tout ou en partie.